

Le Petit Journal

N° 13
hiver
2010

BIEN VIVRE À SAINT-LAURENT-LE-MINIER

lepetitjournal.bvsl@laposte.net

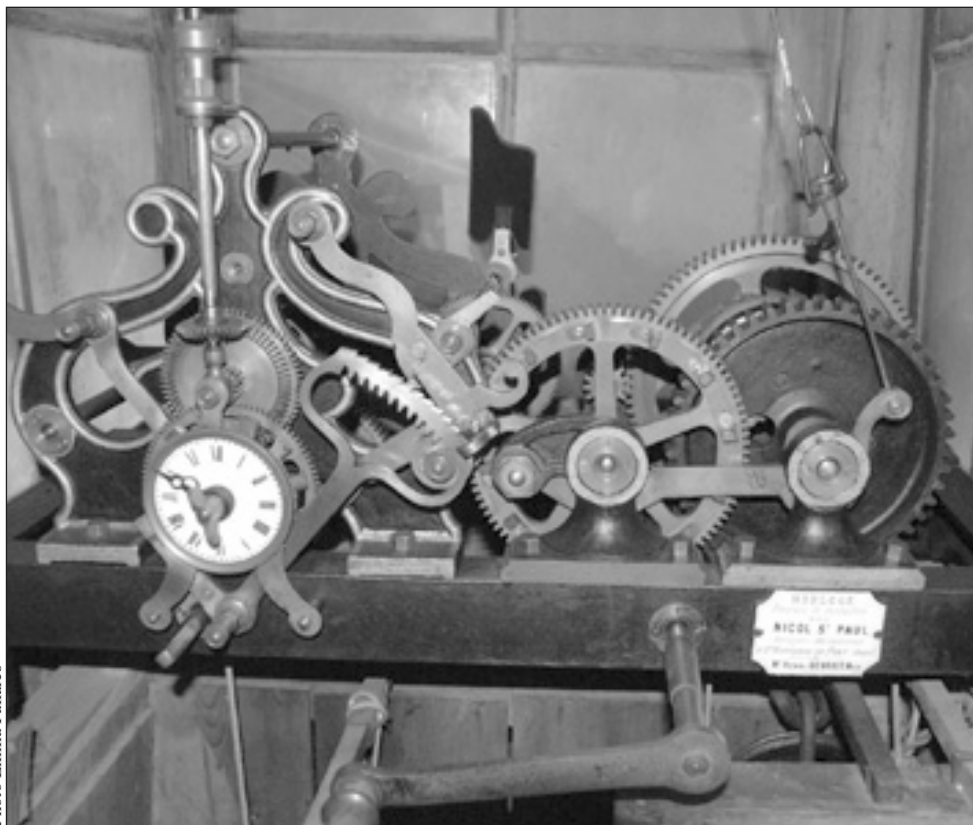


Photo Emma Pallarès

SOMMAIRE

P 2 : Edito

P 3 : La rubrique des écoliers

P 6 : L'église de Saint-Laurent

P 11 : Marcel et Riton

P 12 : Métiers d'autrefois

P 14 : Le Banc

P 15 : Bois rameal fragmenté

P 16 : Le charbonnier de la Seranne

P 19 : Recettes

P 20 : Un coffret collector

P 21 : Jeu des 7 erreurs

P 22 : Brèves et annonces

P 23 : Photo mystère

P 24 : Bande dessinée

janvier 2010

Le Petit Journal fête déjà son 3^{ème} anniversaire avec ce N° 13. Si ce nombre hautement symbolique est présage de mauvaise augure pour certains, il est pourtant aussi associé à des coutumes autrement plus réjouissantes, comme celle des 13 desserts de Noël ou, quand il tombe un vendredi, à l'explosion de la fréquentation des boutiques de la Française des Jeux.

Souhaitons que ce nombre 13, soit porteur de longue vie pour le Petit Journal et de chance et félicité pour chacun d'entre nous. Pour ne rien laisser au hasard, nous avons semé dans ce numéro quelques clins d'œil porte-bonheur.

Très bonne année à tous.

Chantal Bossard

PS : Pour les joueurs, sachez qu'il nous faudra attendre le mois d'août prochain pour profiter du seul vendredi 13 de 2010. Pour 2011, également un seul vendredi 13 (en mai). 2012 nous gâtera avec trois vendredis 13 (en janvier, avril et juillet).



- Rédacteurs : Chantal Bossard, Cerise, Jean-Marie Dupuis, Frédéric Eyrat, Jean-Pierre Montariol, Ken Stubbs, Pascale Toureille, les enfants de l'école
- Bande dessinée : Jean-Claude Dandrieux
- Crédit photos : Chantal Bossard, Emma Pallarès, Pascale Toureille
- Mise en page : Chantal Bossard
- Relecture : Geneviève Debay, Renaud Richard
- Impression : Mairie de St Laurent le Minier, Papier fourni par BVSL
- Distribution : Mireille Fabre, Gisèle Caron et Daniel Favas, Germain Medina, André Rouanet



CONTES DE NOËL

La sorcière a menti

Il était une fois, dans le village de Saint-Laurent-le-Minier, Anaël et Sliman. Noël approchait, mais ils n'avaient pas encore de sapin. Ils décidèrent d'aller le chercher dans la forêt. Quand ils arrivèrent, un elfe tomba du ciel pour leur dire :

- Le père Noël ne viendra pas cette année.
- Quoi ? répondirent les enfants très surpris.
- Oui, il a eu une grosse et méchante grippe, répondit l'elfe.

Ce que les enfants ne savaient pas, c'est que l'elfe était la sorcière Carabosse et qu'elle avait menti. Elle ne voulait pas que les enfants aient de cadeaux. Anaël et Sliman, déçus, repartirent sans sapin.

Le 24 décembre, quand le Père Noël arriva dans la maison des enfants, à son grand étonnement, il vit qu'il n'y avait pas de sapin et en conclut qu'il n'était pas le bien venu. Le Père Noël se mit à pleurer si fort que cela réveilla toute la maison. Anaël et Sliman se levèrent et se demandèrent qui pouvait pleurer autant. Ils arrivèrent dans le salon et découvrirent le pauvre Père Noël sanglotant à côté de la cheminée.

Tout d'un coup, ils réalisèrent que Carabosse leur avait menti. Ils ne voulaient pas que le Père Noël soit triste. Comment faire pour trouver un sapin ? Du coin de l'œil, le Père Noël les regardait. Ils allèrent chercher tous les crayons de couleurs qu'ils pouvaient trouver et dessinèrent sur le mur un magnifique sapin de Noël.

Le Père Noël retrouva son sourire et plaça au sommet du sapin une splendide étoile étincelante. C'est depuis ce jour que le ciel de Saint-Laurent-le-Minier se remplit d'étoiles le jour de Noël pour permettre au Père Noël de trouver son chemin pour apporter aux enfants de magnifiques jouets.

Ecrit par Zoé Binet et Cassandra, élèves de CM2, le 14 décembre 2009

Où est passé le Père Noël ?

Il était une fois, deux elfes Enzo et Soliman qui habitaient Saint-Laurent-le-Minier. Le matin de Noël, s'étant réveillés de très bonne heure, ils constatèrent qu'il n'y avait aucun cadeau au pied du beau sapin qu'ils avaient fait. Mais, où est passé le Père Noël ?

Ils eurent l'idée d'aller en forêt où habitait le Père Noël. En route, ils voient une vieille dame. Les deux elfes ne savent pas que c'est Cruella, la sorcière. Ils lui demandent : "Où est passé le Père Noël ?" La sorcière leur répondit : "Je ne l'ai pas vu !" Alors Enzo et Soliman continuent leur chemin.

Ils aperçurent une maison avec la cheminée allumée. Les deux elfes y entrèrent et virent le Père Noël ligoté sur une chaise qui leur expliqua qu'il avait été capturé par la vilaine



sorcière pour l'empêcher de distribuer les cadeaux de Noël aux petits enfants qu'elle déteste. Enzo et Soliman essayent de le délivrer, mais la sorcière Cruella qui les avait suivis entra, tendit ses mains et essaya de leur lancer des boules de feu pour les transformer en corbeau. Les elfes arrivèrent à esquiver. Pendant ce temps, le Père Noël qui avait réussi à se détacher appela ses lutins qui, aussitôt, apparurent.

Ils sautèrent sur la sorcière et la ligotèrent. Cruella était furieuse et hurlait. Tout le monde se regarda et aussitôt, on mit un kilomètre de scotch sur la bouche de la sorcière. Le silence retomba.

Le Père Noël les remercia mais était très embêté : comment faire pour que les petits enfants aient les jouets de leurs rêves en se réveillant. Vite ! Il ne restait pas beaucoup de temps.

Enzo et Soliman regardèrent le Père Noël qui tremblait de froid et eurent des idées. Ils appelèrent tous les elfes de l'Univers qui arrivèrent aussitôt avec un cadeau pour le Père Noël. C'était un beau manteau tout rouge. Le Père Noël qui n'avait plus froid, aidé par les elfes, commença sa distribution de cadeaux.

C'est ainsi que l'on a vu sur Saint-Laurent-le-Minier, les lutins du Père Noël et les elfes distribuer les cadeaux à temps pour que tous les enfants sages trouvent dans leurs souliers tous les jouets qu'ils avaient commandés.

Quant à la sorcière Cruella, le Père Noël l'emmena avec lui et, d'un coup de baguette magique, la rendit gentille. Depuis, il y a une mère Noël.

Ecrit par Enzo, élève de CM2 et Soliman, élève de CE2, le 14 décembre 2009



Le Père Noël n'habite pas au Pôle Nord

Il était une fois, à Saint-Laurent-le-Minier, deux frères jumeaux, Barnabé et Léo qui s'adoraient. Un jour, Kimamila le lutin vient les prévenir que le Père Noël a dit qu'il est trop vieux pour continuer et qu'il a choisi un remplaçant. C'est Léo.

Barnabé est très en colère. Il s'exclame : "Non, non et non !" De la fumée sort de son nez. Il part en courant dans la forêt des

sapins voir la sorcière Ratata. Loulou, le renardeau, le voit et va vite avertir Léo.

Léo est triste que son frère soit fâché avec lui. Kimamila n'aime pas voir les gens pleurer et, par une formule magique, donne à Léo un magnifique traîneau rouge et doré avec quatre rennes très rapides. Ils ont un collier de clochettes argentées autour du cou qui avertissent les nuages quand ils doivent aller vite.

Pendant ce temps, la sorcière Ratata prépare une potion magique pour aider Barnabé à devenir Père Noël.

Léo, Kimamila et Loulou le renardeau partent au Pôle Nord dans leur traîneau magique prévenir le vieux Père Noël. Celui-ci décide de partir aussitôt avec ses lutins pour la forêt de sapins. Dès leur arrivée, les lutins chantent une chanson magique. Ratata se transforme alors en une belle, gracieuse et magnifique princesse et Loulou le renardeau en un beau prince charmant. Pour réconcilier les deux frères, le Père Noël décida qu'ils seront tous les deux Père Noël. Barnabé et Léo s'embrassèrent très très fort.

Et, depuis ce jour, il y a à Saint-Laurent-le-Minier, deux Pères Noël qui apportent aux enfants sages tous les beaux joujous dont ils ont rêvé.

Ecrit par Lou, Enzo et Pablo, élèves de CP, le 11 décembre 2009

DU CÔTÉ DES MATERNELLES

L'automne est toujours une très grande source d'inspiration en arts plastiques et cette année, nous avons choisi de créer à la manière ...du grand ARCIMBOLDO !

A la question : "Que peux-tu me dire sur Arcimboldo ?"

Voici les réponses de nos petits élèves.

Fabien (moyenne section) : C'est un monsieur qui est peintre mais il est déjà mort et il fait des gens en légumes et après, il les laisse sécher. Il était drôlement fort ce monsieur car c'est pas facile et moi, j'aime ses peintures parce qu'elles sont jolies et rigolotes.

Nora (grande section) : Arcimboldo, il vivait à une autre époque mais je ne sais pas quand. Il peignait des légumes pour faire la tête des gens et il faisait des nez et des yeux en fruits. J'aime bien ses peintures parce que ce n'est pas toujours les mêmes couleurs et puis c'est rigolo. Quand je serai grande, j'aimerais faire des peintures comme lui !

Laé (grande section) : Arcimboldo, c'est un peintre. Il peint des personnages en fruits et en légumes et il les colorie avec des pinceaux avec plein de couleurs différentes, c'est joli et c'est très drôle ! Il vivait il y a très, très, très longtemps. Mais moi, je préfère Mondrian, c'est plus facile à faire !

A Noël les moucheron, à Pâques les glaçons.

Quelques productions d'enfants : Que de talents en herbe !



Arcim ...Laé



Arcim...Nora



Arcim...Fabien !

Calme et claire nuit de l'an à bonne année donne l'élan.

L'EGLISE DE SAINT-LAURENT

DANS LES ROUAGES DE L'HISTOIRE

Voici quelques jours, je reçois par e-mail une photo que ma voisine, Emma Pallarès, a pris cet été dans le clocher de l'église. Photo méritant largement de paraître en couverture de notre Petit Journal.

En la regardant de plus près, je peux y lire la plaque du constructeur qui dit : "Horloge fournie et installée par Nicol St Paul, Horloger - Mécanicien à St Hippolyte-du-Fort (Gard)" et juste en dessous, la mention : "Mr Henri Bonnaud, Maire". Pour avoir une idée de l'année de son installation, je recherche la liste des maires s'étant succédés à Saint-Laurent-le-Minier. J'y trouve bien un Fernand Bonnaud maire de 1900 à 1926 mais pas de Henri Bonnaud. Il a pourtant bien occupé cette fonction. En témoigne l'inscription sur le vitrail au-dessus du porche de l'église "A la mémoire de Mr Henri Bonnaud, maire bienfaiteur de la paroisse". Je le retrouve également dans un article du "Viganais" paru le 5 juin 1910 évoquant l'inauguration (le 29 mai de la même année) de la place Henri Bonnaud, l'actuelle place de la Libération, par son fils Fernand Bonnaud qui est alors, à son tour, maire de Saint-Laurent.

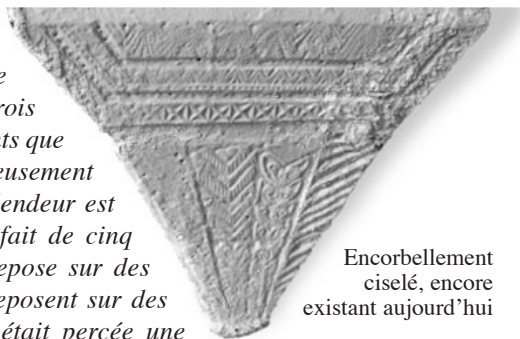
De fil en aiguille, de documents en documents, je remonte le temps, me replonge dans le précieux livre du Chanoine Cantaloube et me voici aux alentours de l'an mille...

XI^e siècle

Les bases de l'Eglise de Saint-Laurent sont très anciennes. Elle était peut-être, à l'origine, une chapelle romane avant d'être agrandie et modifiée. Au XI^e siècle, l'église n'est constituée que d'une nef rectangulaire.

XII^e siècle

La nef est agrandie et enjolivée. Elle va recevoir la base du clocher et le portail. *"La voûte en berceau de la nef, que l'on surélève en arc brisé, s'ajuste à celle du clocher, qui s'orne de deux arcs doubleaux. Quatre encorbellements soutiennent ces deux arcs. Trois de ces encorbellements n'ont d'autres ornements que leurs lignes sévères. Le quatrième est délicieusement ciselé comme un coffret d'ivoire. Toute la splendeur est réservée au portail, lui aussi en arc brisé, fait de cinq voussures, dont la plus grande, en saillie, repose sur des culs-de-lampe naïvement ornés. Les autres reposent sur des pieds droits austères. Au-dessus du portail était percée une fenêtre en arc d'ogive. La base du clocher était carrée. Le clocher, fait de quatre arcades, avait six petites cloches."*



Encorbellement ciselé, encore existant aujourd'hui

Fin du XIII^e ou début du XIV^e siècle

La nef est complétée par deux chapelles qui forment alors, ensemble, la croix latine.

Rougeurs du matin font tourner les moulins...

XVI^e siècle

Le peuple souffre de l'attitude de l'Eglise qui semble davantage préoccupée à soutirer le fruit de ses récoltes qu'il a tant de peine à produire plutôt qu'à guider les âmes. Lorsqu'au milieu du XVI^e siècle, les "missionnaires" de Genève arrivent dans les Cévennes pour prêcher une nouvelle religion, la communauté est vite convaincue, d'autant plus qu'on promet la suppression de la dîme. Les villageois s'empressent au prieuré pour brûler les chartes et titres de possession du clergé et adhèrent tous au protestantisme.

1561 : Les cloches et arcanes du clocher sont jetées à terre par des fanatiques. Des cloches brisées, on fait fondre le bronze pour fabriquer une autre cloche destinée à l'usage des protestants. Peu de temps après, ils occupent l'église et élèvent une tour à la place du clocher. On y fait le guet. On s'y abrite.

A la fin du XVI^e siècle, tout Saint-Laurent est protestant.

XVII^e siècle

Au début du XVII^e, l'église est complètement délaissée. Il n'y a plus aucun service religieux. Les seuls catholiques recensés à Saint-Laurent sont des employés venus de l'extérieur pour le travail à la Papeterie ou au Martinet.

Vers le milieu du siècle, l'église est restaurée aux frais de Louis XIV. On reconstruit le toit. Charles de Rochemore, prieur de Saint-Laurent entre 1639 et 1681, fait peindre un tableau (une Crucifixion) pour l'abside.

1679 : La cloche usurpée par les protestants est récupérée et installée avec l'horloge sur la tour de l'église.

1684 : Tout le village abjure sous la contrainte et redevient "catholique" ; dans la théorie puisque dans les faits, les nouveaux catholiques entrent dans la résistance et la clandestinité. Les troupes du roi occupent le village pour tenter de maintenir l'ordre. C'est le début de la guerre des Camisards.

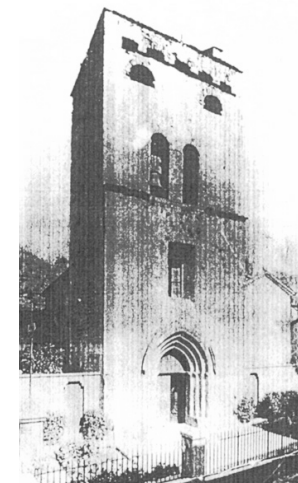
1685 : Le Temple est rasé sur ordre du roi.

1688 : On dénombre 80 "anciens catholiques" et 562 "nouveaux catholiques". Et si l'église est pleine le dimanche et les jours de fête, nombre d'entre eux ne sont pas, pour autant, reconvertis.

XVIII^e siècle

1703 : 1300 camisards envahissent Saint-Laurent et incendient l'église ainsi que tous les livres d'archives afin de l'effacer plus encore de l'histoire. *"Tout ce que contenait l'église fut arraché, rompu, entassé dans la nef et brûlé. Le tableau de l'abside fut lardé de coups de sabre et de baïonnette et le bénitier mis en pièce. De même le linge d'église."* L'église n'a plus de portes. On la fait murer. Les messes sont suspendues jusqu'en 1705.

... Rougeurs du soir font sortir l'arrosoir.



1705 : Le service religieux doit reprendre. L'église fait l'objet de nouvelles attentions. On achète des aubes et des nappes neuves. La tour de l'église, lézardée, est réparée grâce à une aide financière de la municipalité. Le tabernacle est sorti de la cave mais en piteux état. Il reste encore beaucoup à faire. Il n'y a ni chaire, ni confessionnal, ni marchepied d'autel.

1708 : Le gardien des capucins du Vigan, qui administre la paroisse en l'absence du prieur, fait meubler l'église de l'indispensable. *“Sur son ordre, des menuisiers firent chaire, confessionnal, marchepied devant l'autel, et même réparèrent le cadre du tableau de l'abside, endommagé par les Camisards.”*

1720 : Visite de la paroisse sur ordonnance du vicaire capitulaire d'alors. *“Un premier regard est donné aux vases sacrés. Tout est au plus juste. Un calice, un ciboire, un soleil (ostensoir), une custode, dite “porte-Dieu”, pour les malades. Le linge d'autel et les ornements sont suffisants. Mais le tabernacle est resté tel qu'on l'avait sorti de la cave et s'en va de plus en plus en pièces. Si le cadre du tableau est réparé, la toile est lacérée de coups de sabre et de baïonnette, le bénitier n'est pas remplacé, les fonts baptismaux sont sans serrure, il n'y a pas de balustrade au chœur, des vitres manquent aux fenêtres et la cloche qui sonne la messe et les heures est non seulement fêlée, mais aussi ébréchée. La sacristie laisse particulièrement à désirer.”*

1723 : *“La cloche est toujours ébréchée et a sa voix cassée, les saintes huiles sont tenues dans des fioles en verre. Le bénitier est toujours absent, les fonts baptismaux branlants ; les vitres laissent passer les hirondelles, les tribunes sont un vrai casse-cou et le chœur attend toujours sa balustrade.”*

1755 : La cloche est réparée (voir encadré) mais ne tarde pas à être à nouveau menacée. En effet, quelques années plus tard, le bronze est réquisitionné pour fabriquer canons et monnaie. Un rapport est présenté déclarant que la cloche de l'Eglise sonne les heures. Ce qui hélas est faux, l'horloge endommagée ne fonctionne plus depuis longtemps. Mais, grâce à ce pieux mensonge, la cloche est sauvée.

Au lendemain de la Révolution, l'ouverture en arc d'ogive se trouvant au-dessus du portail est remplacée, par une fenêtre d'usine *“sous prétexte d'éclairer la nef”*.

1791 : La paroisse connaît de nouvelles épreuves. L'état veut la main-mise sur l'Eglise, et impose aux ecclésiastiques de prêter serment de fidélité à la Constitution civile du clergé.



“En 1755, le prieur Jean-Baptiste Matheron fit réparer la cloche qui avait été récupérée sur le temple. Celle-ci était fêlée et ébréchée et avait fini par tomber en morceaux. Le 25 septembre 1755, elle partait pour Alès chez le maître fondeur J.-B. Fontaine, d'où elle revint un mois après, refondue, embellie et presque doublée de poids. Elle portait l'inscription suivante que le fondeur avait brouillée, mais que l'on pouvait lire ainsi :

“Je m'appelle Françoise, du nom de l'illustre Dame de Quoy de Sarret, dame du lieu de Saint-Laurent, marraine. Je pèse dix quintaux. Passant, en doutes-tu ? Descends moi et me pèse. Et sache que c'est moi qui calcule tes ans. Par la protection de la Vierge, J. Matheron prieur ; J. M. P. F. de Sarret, seigneur (armes des Sarret). Jean, lieutenant de Maire, J. Flaissières, premier consul ; C. Ferrier, greffier. J. P. Fontaine d'Alès m'a faite. J'appartiens à la Communauté.”

Une ceinture de lis borde en haut l'inscription. Elle est très gracieuse et elle ajoute l'élégance de sa ligne au galbe de la cloche qui fait honneur au fondeur. “Françoise” est une belle œuvre et son timbre est de qualité.

On ne saurait en dire autant de l'inscription. S'il est agréable de savoir que Mme de Sarret en fut la marraine et -sans doute aussi- la bienfaitrice, il est surprenant d'y lire la drôlerie qui suit sur le poids et l'invitation faite au passant.”

Extrait de “La Réforme en France vue d'un village Cévenol” par le Chanoine Cantaloube

Les prêtres réfractaires sont malmenés et la population se divise, entraînant de nouveaux désordres.

1793 : L'église de Saint-Laurent devient un lieu de culte laïque, le “Temple de la raison et de la Liberté”, dirigé par un “officier de morale”.

1794 : Le village est débaptisé. On oublie “Saint-Laurent” pour un “Prélemont”, le village étant situé entre le “pré” du Moulinet et le “mont” de Sauteroc. Le nouveau nom n'a aucun succès et les habitudes reprennent leur droit. Saint-Laurent restera Saint-Laurent.

XIX^e siècle

1802 : Avec la proclamation du Concordat, l'Eglise catholique cesse d'être religion d'état. Le culte peut reprendre, mais l'église de Saint-Laurent a souffert depuis la Révolution. Elle est dépouillée. *“Le prêtre Cyprien Gal eut comme premier soin d'acquérir l'essentiel pour célébrer la messe. On alla aux moindres frais, faute de ressources. Calice, ciboire, ostensoir arrivèrent, mais en laiton argenté. D'une vieille caisse de pendule, on fit un tabernacle. Et le reste fut à l'avenant. Lutrin branlant sans antiphonaire, pupitre d'emprunt pour le missel, image coloriée de la Crucifixion, accrochée au mur de l'abside, à la place du tableau brûlé par les sans culottes, c'était le dénuement. La châtelaine, marquise de Ganges, prêta ce qu'elle pût distraire de sa chapelle. Et une vingtaine de chaises complétèrent le mobilier.”*

1840 à 1844 : Le prêtre Justin Valentin dote la paroisse d'un beau presbytère et embellit l'église notamment par de beaux autels en marbres. *“Il avait même songé aux morts et s'était employé à l'achat d'un nouveau cimetière pour mettre fin au scandale dont les tombes autour de l'église étaient l'objet. (Les maisons qui surplombaient l'ancien cimetière en faisaient leur dépotoir)”*

1860 : L'église est agrandie par l'ajout d'un nouveau sanctuaire et des chapelles latérales.

1884 : La croix est installée devant l'église. On peut y lire, gravé dans la pierre : *“Cette croix élevée par la piété des fidèles à la fin du dernier siècle a été restaurée et placée en ce lieu le 3 août 1884”*.

1898 : Le clocher est aménagé et équipé d'une nouvelle horloge. Des vitraux sont installés. La fenêtre d'usine placée un siècle plus tôt est remplacée par la belle rosace que l'on voit aujourd'hui et qui porte, comme l'horloge, l'inscription mentionnant Henri Bonnaud.

XX^e siècle

La population catholique de Saint-Laurent-le-Minier s'accroît par l'arrivée de travailleurs étrangers venus s'embaucher à la Mine.

XXI^e siècle

Aujourd'hui, faute de prêtre pour célébrer la messe, l'église n'ouvre plus ses portes qu'un seul dimanche par mois.

Chantal Bossard

Sources : "La Réforme en France vue d'un village Cévenol" par le Chanoine Cantaloube



Ayant eu le privilège de lire en avant-première l'article de Chantal, consacré à l'église de Saint-Laurent, et après prises de renseignements et consultations de documents d'archives, je me permets de renseigner quelques-unes de ses interrogations.

Cette maquette représentant l'église de Saint-Laurent a été fabriquée en 1950. Elle était destinée à être transportée à l'aide de brancards lors d'une procession au Vigan qui réunissait les paroisses environnantes.



La rosace de la façade a remplacé une fenêtre d'usine. Pourquoi une représentation de Saint Henri ? C'est un hommage posthume fait en 1898.

Henri Bonnaud fut maire de mai 1896 à février 1898. Bienfaiteur de la commune, il a fait un don de 10 000 francs dès son élection pour la réparation de l'église et du temple.

La sonnerie des cloches

A partir d'un tableau situé dans la sacristie, un mécanisme électrique commande les différentes sonneries. L'angélus a un dispositif automatique réglé par une minuterie et sonne

tous les jours à 7h, 12h et 19h. Le glas, la volée, le tintement, sont commandés électriquement à la demande.

Les sonneries des heures sont actionnées par un mécanisme d'horlogerie datant de 1896. L'horloge ayant coûté la somme de 1800 francs (achat et installation) a été également payée par Mr Bonnaud.

Le mécanisme à poids doit être remonté manuellement une fois par semaine. Il y a quelques temps, cette tâche incombait à Emilien Revel, puis les employés communaux ont pris le relais.

A mon tour, chaque semaine depuis bientôt deux ans, j'effectue avec plaisir cette servitude. La pendule est placée tout en haut du clocher. A chaque fois que j'y grimpe pour remonter l'horloge, j'ai toujours une pensée pour Emilien.

Jean-Marie Dupuis

A la Saint Sébastien, l'hiver reprend ou se casse les reins.

FUNÈBRE FIN D'AUTOMNE

Le 27 novembre, Monsieur Santochirico Henrico, dit Riton, Eric ou Riri, s'en allait brutalement. Riton qui était un homme sincèrement bon et humain aurait beaucoup apprécié l'aide et la compassion que vous m'apportez tous pour traverser cette innombrable épreuve. Je vous en remercie profondément.

Malheureusement, mon cœur se serre également parce que, ce même jour, Yves Dujacquier perdait lui aussi son compagnon. Marcel Charlier était remarquable par sa gentillesse et sa douceur. Nous étions heureux d'être voisins, Yves, Marcel, Riton et moi. Ces deux là nous ont joué un drôle de tour à vouloir le rester pour l'éternité et nous manqueront beaucoup.

Encore merci à tous
pour votre soutien

Cerise



Neige sur les monts, froidure dans les fonds.

Il y avait le réameur... Le Rouïre. On avait des cuillères en étain. C'était fragile comme métal. Elles se déformaient, se cassaient. Il fallait les refaire. Alors, il se mettait là sur la place. Il sortait tous ses instruments. Il avait un appareil exprès. Il faisait fondre les vieilles choses en étain... Puis il avait des moules où il mettait l'étain liquide et il faisait des cuillères. Il les refaisait complètement. Tenez, je vais vous montrer... Voyez ça, c'était une petite cuillère à café. C'est un métal mou l'étain. Ça s'use, ça se casse, ça se tord, ça se déforme... Alors il les fondait et il les refaisait. Mes grands parents, ils avaient tout le service. Ils ne sortaient l'argenterie que pour les grandes occasions. L'étain, c'était pour tous les jours.

Et puis, y-avait aussi le rémouleur, un aiguiser qui venait. On lui portait des couteaux ou des hachoirs, enfin... des objets tranchants. Alors, il s'installait un peu là... il se déplaçait dans le village. Et les gens venaient lui porter les outils.

Et, il y avait... oh, il y avait quelque chose. C'était extraordinaire. Il y avait un Italien. Il était doreur. Il dorait les objets dans les églises. Alors, il venait de temps à autre de Saint-Hippolyte. Il avait un attelage traîné par de gros chiens oui. Il traversait le village comme ça. Il allait dans les églises pour dorer des objets... oui, oui, avec de l'or.

Il y avait deux forgerons aussi. Il y en avait un là... sous le porche.

Chez moi, il y avait une magnanerie qui prenait tout le troisième étage. C'était très rapide cet élevage. Ça durait peut-être deux mois ou trois mois, c'est tout. On avait de grandes claies immenses sur plusieurs étages voyez. Il y avait de grandes planches, très larges qui faisaient des allées. Alors on montait là-dessus pour alimenter les vers. C'était ma grand-mère Henriette et ma mère qui faisaient ça. Elles faisaient ces cocons. Quand on leur donnait à manger, on aurait dit un bruit de pluie. Une grosse pluie qui tombe... Ça m'est toujours resté dans la tête. Ensuite on prenait ces cocons pour les faire peser et les vendre sous le porche, là en face. Puis ils partaient dans les filatures où ils étaient ébouillantés pour tuer la chrysalide. Parce que la chrysalide aurait troué la soie qui faisait le cocon. Je sais que les fileuses... celles qui faisaient ça... ces pauvres fileuses, elles avaient les doigts brûlés. Je me rappelle Alphonsine... surtout Alphonsine... Elle avait une peau fine. Ses doigts étaient tout brûlés. Et alors, à la filature, on défilait cette soie. On y travaillait beaucoup.

Il y avait des brodeuses aussi. Il y avait beaucoup de jeunes filles qui brodaient. Elles avaient un petit coffre. C'était une petite boîte avec un couvercle bombé et capitonné. Elles épinglaient leur bas dessus, elles enfilaient leur main dans la jambe et elles brodaient. Il y a des personnes qui faisaient des broderies magnifiques. Les bas, ça partait beaucoup en Amérique, en Champagne aussi. C'était vraiment des as.

Il y avait les filles Marère. Ah oui, elles vendaient des gâteaux. Oh oui, elles vendaient... dans tout le village.

Et la grand-mère de Madeleine qui faisait les matelas. Oui, elle cardait la laine avec un appareil. Elle les refaisait. Parce que vous savez, ça s'affaisse. Et alors, elle s'installait dans

la rue. Elle faisait ça. Tous les gens apportaient les matelas et elle les refaisait.

Les hommes avaient des petites vignes. Pendant la saison, il y avait Pin, il se mettait sur la place du village et chacun lui apportait sa récolte. Il avait un appareil où on écrasait le raisin. C'était important. Je crois que Maurin au café faisait ça aussi. Et alors, le vin sortait et on le mettait dans la cuve. Et il fallait que ça fermente. Dans les maisons... il y avait la cuve pour le vin

Il y avait le ramoneur qui passait tous les ans et dans toutes les maisons. Il ramenait les cheminées.

Le barbier, c'était une maison tout à fait en bas. Il s'appelait Andrieux ce monsieur. Oui, on y allait faire raser la barbe. Mon père allait se faire raser là. Et voyez, j'ai un plat à barbe là, de mon grand-père.

Y-avait aussi dans cette maison, en face de chez Alice, un locataire qui réparait les parapluies. Je me souviens.

Il y avait un poissonnier devant. Il était à bicyclette, il venait de Ganges. Et il criait "au poisson frais de l'Hérault". Et vous savez, avec cette chaleur... je crois qu'il n'était pas très frais son poisson. Il y avait des poissons de rivières surtout mais, je crois qu'il amenait aussi des maquereaux. Mon frère aimait beaucoup le maquereau alors quand il était petit, ma mère lui en achetait. Il criait "au poisson frais de l'Hérault".

Propos de Juliette Compan, Alice Causse et Reine Pin recueillis en juillet 2008 par Chantal Bossard

Juliette : Il y avait Charlou, l'esclopier". C'est comme ça qu'on l'appelait, le sabotier. Il faisait des petits sabots. Il était tout en bas dans la rue. Je me souviens, ma mère m'avait emmenée chez Charlou. Et alors, il avait mis du velours rouge dessus. Et à l'école, elles voulaient presque toutes des sabots comme moi. Je me rappelle. Oh oui, il faisait des sabots. Il les faisait bien.

Alice : Et il était demandé. Pendant la guerre, c'était recherché les sabots. Mais, si on lui plaisait pas pour quelque chose, il les faisait pas.

Juliette : Il était extraordinaire. Je me rappelle, quand il était jeune, il s'habillait d'une façon très originale. Il était un peu artiste dans son genre. Un peu bizarre.

Reine : Sa veste, il la mettait devant derrière

Juliette : Et puis, je me rappelle, il y avait la couturière vers Feize. Elle me faisait des robes. Et, elle m'en avait fait une avec des petits boutons dorés. Alors, un jour où je passe devant chez Charlou, je rentre pour lui dire bonjour. Et il me dit "Oh ! Cette robe avec ces jolis boutons. Ecoute, quand tu la mettras plus, tu me donneras ces jolis boutons et je les mettrai à ma veste."

Alice : Et une fois... parce que mon frère était chasseur et alors... mon frère lui a demandé un petit chien. Il a été bien luné. Il lui a donné un petit chien. Il lui a dit : "Il faut l'appeler Misco. Autrement, je te le donne pas". Alors, mon frère, il l'avait appelé Misco.

Juliette : J'ai l'impression que j'oublie beaucoup de choses mais j'ai l'impression que je le revois d'une façon bizarre. C'était un original.

Reine : Il y avait sa casquette aussi. Elle était mise devant derrière.

Juliette : C'était, comme on dit, un réboussié. Un original qui contredisait tout le monde

Alice : Et puis, si on lui déplaisait pour quelque chose, il voulait pas les faire, les sabots. Il les faisait pas !

Dans un jardin, face à la rivière, vivait un vieux banc de bois. Quelqu'un l'avait posé là, nombre d'années auparavant. Au départ (certains s'en souviennent), il était peint en vert, mais sa peinture avait tellement vieilli que l'on distinguait davantage de bois nu que de couleur jadis ajoutée.

Des générations entières de derrières s'étaient reposées un instant, ou bien avaient stagné des après-midi durant, sur ce banc ; des séants de vieilles surtout (de très vieilles même), surmontés d'un esprit embué qui cherchait sa logique en respirant la rivière.

Et puis des derrières simplement adultes surmontés, eux, d'un esprit qui se servait de la rivière passant aux pieds du banc, s'en servait à bon escient, et cherchait des réponses en son miroitement ; ceux-là n'offraient que leur blues à l'eau claire, et leurs doutes aussi lourds que les grosses pierres ensevelies sous la transparence. Ils y voyaient leur âme, dans le fond, parsemée de petits cailloux piquants.

Mais venaient aussi des culs d'enfants, frais et doux comme des fruits ; des culs d'enfants surmontés d'esprits qui ne voulaient en rien se servir, à bon ou à mauvais escient, de la belle rivière. De tendres esprits qui, la nuit venue, rêvaient d'elle, ne l'aimaient que pour elle. Se couler en elle, se perdre dans son eau verte, tripotant, honorant à qui mieux mieux toutes ses richesses, tels étaient leurs vœux. Vivre avec les grosses pierres, glauques et sécurisantes pour les petites bêtes, tel était leur rêve ; pierres sans cesse caressées par la mousse phosphorescente et si douce qui entoure aussi tous les petits cailloux, chacun comme un être.

Et les derrières adultes, ainsi que les vieux derrières, sur le banc à demi moisi, bancal mais toujours accueillant, rêvent encore de la rivière, de ce qu'ils pourraient y voir mais n'y voient plus.

Depuis longtemps, la rivière, elle, a compris. Elle attend les enfants.

Pascale Toureille



Vieillesse voile l'œil, pas l'esprit.



J'ai trouvé un livre qui peut être intéressant pour les jardiniers du village. Il s'appelle "Le BRF vous connaissez ?" (Bois Raméal Fragmenté) par Jacky Dupety.

Cet homme a une ferme sur le Causse de Quercy et pendant plusieurs années, il a cultivé ses tomates et autres légumes, sans arrosage, sur ses terres sèches et caillouteuses. La technique BRF consiste à utiliser les jeunes pousses d'arbres (branches jusqu'à 7 cm de diamètre) coupées et broyées. Ce broyat doit être répandu sur la terre en une couche de 3 cm. Il faut ensuite laisser le

broyat 3 mois afin qu'il soit "travaillé" par les champignons avant de le mélanger avec la surface de terre sur 5 cm d'épaisseur.

Il n'y a pas de labour de la terre, ni avant, ni après. Pour un petit jardin, le mélange peut être fait avec un croc à fumier (3 dents). La plantation commence au printemps avec les pommes de terre pour ensuite, suivre une rotation normale pendant 4 ans. Et après le cycle se répète. Le BRF est également très utile pour les arbres fruitiers. Un épandage de 10 à 15 cm de broyat sur le pourtour du tronc donne de bons résultats.

C'est aussi une façon écologique d'utiliser une ressource très riche comme les végétaux coupés lors des débroussailllements, ce qui évite de les brûler en provoquant un gaspillage polluant et dangereux.

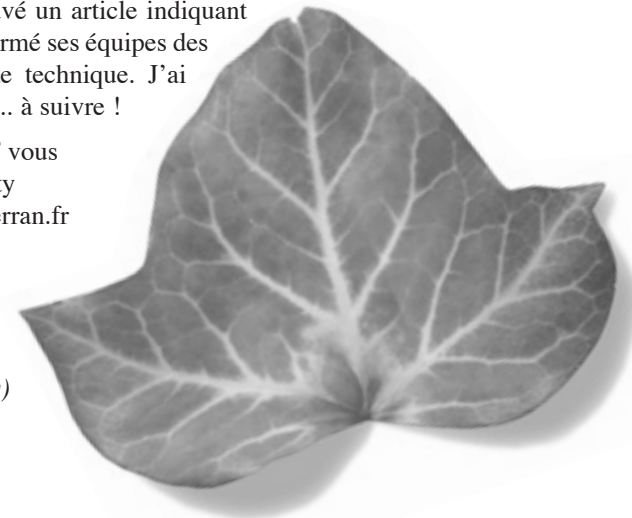
Le livre de Jacky Dupety donne toutes les informations techniques et scientifiques pour appliquer cette méthode ainsi que des témoignages d'autres utilisateurs.

Depuis que je l'ai lu, j'ai trouvé un article indiquant que la ville de Montpellier a formé ses équipes des services Espaces Verts à cette technique. J'ai commencé une petite parcelle... à suivre !

Pour en savoir plus : "Le BRF vous connaissez ?" par Jacky Dupety aux éditions de Terran www.terran.fr

Site de Jacky Dupety : <http://fermedupouzat.free.fr> www.aggra.org/

Ken Stubbs (Mas des Molières)



Pluie aux Rois, blé jusqu'au toit.



De retour sur le plateau, Giacomo retrouva ses compagnons. La meule allumée deux jours plus tôt dégagait une fumée âcre. La cuisson était bien partie. Un compagnon juché sur une échelle courbe perçait des ouvertures dans la carapace de glaise durcie pour faciliter l'évacuation des fumées. Les enfants présents se réjouissaient de cette opération. La fumée prenait des couleurs d'arc-en-ciel, bleu, violette, jaune ou orange. Quand l'une d'entre elles s'élevait plus haut et s'irisait au soleil, ils levaient la tête pour suivre et admirer la fumerole qui semblait danser dans l'atmosphère.

Une semaine s'était écoulée depuis sa dernière rencontre avec Emma. Son travail l'accaparait et lui permettait de ne pas trop penser à elle. Il fallait surveiller la cuisson. La charbonnière commençait à s'affaisser sur elle-même, preuve que la carbonisation s'effectuait correctement. Une autre meule était en cours d'élaboration et à proximité, cinq tas de bois, composés de branches d'épaisseurs différentes, attendaient, prêts à être utilisés.

Pour être à pied-d'œuvre, les charbonniers vivaient dans des cabanes construites sommairement de rondins assemblés. Une couverture de glaise en obturait les joints. Pour être rudimentaires, elles n'en étaient pas moins confortables. Une cheminée de pierre construite dans un angle assurait le chauffage en permanence. Les aliments étaient préparés sur un petit fourneau posé sur des pierres. Des chandelles de suif éclairaient le faible espace de la cabane. Deux autres compagnons partageaient son abri. Le premier, Manuel, venait du sud de l'Espagne. Bavard, il ne tarissait pas d'anecdotes et d'histoires qui captivaient son auditoire. Le soir venu, il assurait à lui seul la veillée. Le second, Juan, était un Catalan immense qui se tenait légèrement voûté en agitant des bras longs et puissants, lui donnant alors une allure de primate. Autant Manuel était bavard, autant Juan était peu prolixe de paroles. Giacomo s'entendait bien avec ses deux compagnons et sa vie se déroulait sans heurt ni bruit. Seule, la solitude lui pesait. Quand il pensait à Emma, la mélancolie le tenaillait et il aurait voulu fuir sa condition de paria. Il rêvait d'un foyer, d'une femme et d'enfants à prendre sur ses genoux. Comme le faisait son père quand il était petit.

Il lui faudrait trouver une maison à la ville, la meubler avec soin, avec une grande armoire qui recevrait le linge de maison qu'Emma apporterait. Et puis une grande table, avec, autour, des sièges capitonnés pour recevoir les parents d'Emma et les amis à l'occasion des fêtes. Une table comme on les montre dans les magasins de meubles, que l'on agrandit par le milieu avec des rallonges. Et aussi une belle cheminée, de celles que l'on fabrique chez lui, avec du marbre tout blanc, fin et doux au toucher. Ils mangeraient avec des couverts revêtus d'argent, dans des assiettes de porcelaine posées sur une nappe blanche. Le soir, quand les

enfants seraient couchés, calé dans un profond fauteuil, il fumerait sa pipe en regardant sa chère Emma broder ou tricoter près de la cheminée où crépiterait un feu joyeux.

Mais en attendant que son rêve ne devienne une réalité, Giacomo écoutait Manuel débiter d'interminables histoires où intervenaient gendarmes, mauvais garçons et filles de rien, pendant que Juan grognait on ne sait quoi dans sa barbe. Couché sur sa paillasse, une couverture tirée sous le menton, il évaluait le parti qu'il pouvait tirer des hectares de bois qu'il venait d'acquérir. Il lui faudrait être prudent maintenant qu'il avait épuisé son pécule. Prudent et avisé oui. Il irait d'abord consulter le marchand de Ganges qui l'employait. Le charbon n'était pour lui qu'une activité annexe. Si le commerce du charbon était lucratif, sa production n'était pas pourtant pas très valorisante. Alors, peut-être accepterait-il de sous-traiter son activité.

La journée de travail achevée, Giacomo se décida. Il fit sa toilette, revêtit des vêtements propres et rejoignit la ville et le café-brasserie où il savait trouver son employeur. L'homme discutait ferme avec un bourgeois. Il attendit le moment favorable et quand l'interlocuteur se fut éloigné, Giacomo s'approcha. Le patron l'invita à prendre place à sa table et lui offrit un verre. Questionné sur son travail, ses compagnons, sa condition de vie sur le plateau, Giacomo lui livra ses impressions. De fil en aiguille il en vint à lui parler de ses projets, de la possibilité qu'il avait de fournir en grande quantité du bois propre à la fabrication du charbon ; qu'il aimerait bien s'installer à son compte tout en lui assurant l'exclusivité de sa production. La conversation se poursuivit devant d'autres verres de vin. Giacomo se sépara du patron avec l'espérance qu'un accord pourrait être conclu.

L'été finissant voyait les jours raccourcir. Les commandes de charbon ne tarderaient pas à se faire plus pressantes, les livraisons plus nombreuses et tout le stock de marchandises prendrait le chemin des villages.

Comme à chaque fois depuis qu'il avait rencontré Emma, Giacomo la rejoignit au jour et lieu convenu. Ces moments étaient si rares ! Des instants de bonheur qu'il aurait voulu faire durer une éternité. Cette fois, il lui expliqua qu'il allait demander sa main à son père ; qu'il avait sollicité une rencontre avec le Pasteur afin que celui-ci lui serve d'intermédiaire ; qu'il était prêt à tout pour parvenir à se marier dans les règles ; qu'il souhaitait suspendre leurs rendez-vous secrets afin d'éviter de causer un drame familial. Elle éclata en sanglot sans savoir si c'était l'idée que son père fut mis au courant de leur relation ou de ne plus voir son amour qui la désespérait le plus. Giacomo la rassura en lui promettant que leur séparation serait seulement momentanée.

Peu de temps après, il fut averti que le Pasteur de Saint-Laurent se rendait à Ganges et qu'il devait l'y rencontrer. Le besoin en charbon était considérable en cette saison et Giacomo n'avait pas un seul instant de répit. Il demanda donc à Manuel d'assurer sa part de travail et, angoissé, se rendit au rendez-vous indiqué.

Il trouva un homme compréhensif, habitué à ce genre de requête. Pendant de longues heures, il discuta, argumenta et justifia sa volonté de se marier. S'il était inconnu de la communauté, Giacomo pouvait cependant produire des preuves de son passé honorable, des services accomplis dans l'armée et de ses activités depuis son arrivée dans la région. Le Pasteur l'écouta longuement et lui conseilla d'éviter de retrouver Emma dès à présent et tant que la famille n'aurait pas donné son accord. Giacomo lui confia qu'il avait déjà pris cette décision en lui affirmant qu'il avait toujours respecté l'extrême jeunesse d'Emma.

Dès lors, il ne quitta plus le plateau, s'acharnant à son travail. Le démontage des meules était toujours périlleux. Le charbon risquait à tout instant de s'enflammer au contact de l'air. C'était une course de vitesse au milieu d'un océan de poussières qui pénétraient dans les narines, la gorge et les yeux. Et c'est à travers ce brouillard de fumée et de larmes que les gestes, précis, devaient se faire. Les hommes en ressortaient en fin de journée, imprégnés d'une poussière grasse, noire et poisseuse, où seul le blanc des yeux se remarquait. Le soir venu, épuisés, les membres rompus, sales et en guenilles, ils se jetaient sur leur paillasse pour trouver le repos réparateur.



Le jour du marché, Giacomo accompagné de Manuel était descendu du plateau afin de se ravitailler. Il espérait entrevoir Emma vendre son pain à l'étal, mais seul un jeune garçon était présent derrière un amoncellement de pains en couronnes, de paillasses et fougasses. Les provisions achevées, ils allèrent boire une chope à la terrasse du café. Contrairement à son habitude, Giacomo resta silencieux et ils regagnèrent le plateau sans échanger un mot. Le doute s'était installé avec la crainte que le père d'Emma n'oppose un refus à ce mariage. Si tel était le cas, il ne voyait aucune issue à sa situation. L'image d'Emma le poursuivait sans cesse, et même son travail ingrat et épuisant ne parvenait à l'effacer.

Pourtant, la semaine suivante, le paroissien qu'il avait rencontré à Cazilhac se présenta sur le plateau et demanda à voir Giacomo. Il apportait de bonnes nouvelles. Contre toute attente, le père d'Emma l'invitait à se présenter à la maison l'après-midi du dimanche qui venait. Dimanche. C'était dimanche. Seulement trois jours à attendre jusque-là, jusqu'à ce moment où il descendrait à Saint-Laurent, où il se tiendrait devant cette porte. Les trois jours lui parurent interminables. Ses compagnons à qui il n'avait rien confié de ses espoirs et de ses projets s'étonnèrent de son changement d'attitude. Il était absent, écoutait avec un semblant d'attention ce qu'on avait à lui dire et ne se contrariait plus des incidents qui émaillaient l'activité des charbonniers.

Comme entendu, il se présenta chez le boulanger, vêtu de son costume du dimanche et, arborant au revers du col de sa veste, le ruban de décoration qu'il avait obtenu de son régiment. Il trouva toute la famille réunie dans le salon. Le Pasteur était présent. Sa chère Emma se tenait près de sa mère, sans un mot.

Quelques années plus tard, là-haut, sur le plateau, les fumées des charbonnières continuaient à s'étaler sur les chênes verts, les cognées abattaient les arbres de la forêt pour les alimenter et de lourds chariots tirés par de robustes mulets faisaient le va et vient entre les bords de l'Hérault et la Seranne. Giacomo, lui, était devenu le principal fournisseur de charbon de la région. Il s'était fait construire une belle maison comme celle dont il avait rêvé. Et surtout il avait fondé une famille. Sa famille avec la douce Emma. C'était il y a presque deux siècles.

Mais, si un jour vous retrouvez la piste du plateau, vous verrez encore par endroits, entre les pieds des chênes verts, une terre noire, gorgée d'escarbilles, là où brûlaient les charbonnières.

Jean Pierre Montariol

Arc-en ciel du matin, met la pluie en train...

ET SUPERSTITIONS

Quelle est votre recette pour obtenir chance, amour ou prospérité ? Vous avez recours au bon vieux trèfle à quatre feuilles ? Vous touchez du bois, ou tripotez une patte de lapin ? Vous jetez des poignées de sel par-dessus votre épaule ?

Voici trois recettes anciennes dont l'efficacité est garantie par des milliers d'années de pratique.



Attirer l'amour

Ingrédients : des pétales de fleurs fraîches ou séchées, des herbes fraîches ou séchées (menthe, romarin, thym), de l'eau, de l'alcool blanc, 1 quart de tasse de miel, 1 bouteille rose. Remplissez votre bouteille avec les fleurs et les herbes, une à une, en pensant à l'amour ; à ses plaisirs et à toutes les personnes que vous aimez. Il faut faire attention de garder ses pensées sur les plaisirs et les joies de l'amour car ce sont ces pensées que vous placez dans la bouteille. Mélangez ensuite l'alcool et le miel, avant de verser sur les herbes et les fleurs. Remplissez ensuite la bouteille d'eau et cachez-la soigneusement avec de la cire rose. Prenez la bouteille dans vos mains et dites: "J'ai rempli ma bouteille de pensées d'amour et d'affection. Elles y sont maintenant pour toujours et elles attirent vers moi l'amour et les sentiments doux afin que toujours je sois aimé. Qu'il en soit ainsi" Lorsque vous vous sentez mal-aimé, allez vers votre bouteille et agitez-la doucement, cela activera l'enchantement.

Attirer la chance

Ingrédients : de l'encens de patchouli, 7 bougies vertes, 1 bouteille verte, des symboles de chance (patte de lapin, le chiffre 7, ...), 7 pièces de 10 cents. Allumez les 7 chandelles, faites brûler l'encens et remplissez votre bouteille avec tous les symboles de chance que vous vous avez sous la main ainsi qu'avec les pièces de monnaie. Levez la bouteille vers le ciel et dites: "Dame Chance, Dame Fortune, souris moi, laisse ton souffle entrer dans ma bouteille afin que partout la chance soit avec moi. Qu'il en soit ainsi." Refermez la bouteille vivement et cachez-la avec de la cire verte. Tous les jours, avant de sortir, agitez votre bouteille et la chance vous accompagnera.

Faire un souhait

Ingrédients : de l'encens d'Oliban, 1 morceau de papier, de l'encre et une plume magique, de l'eau de rivière, 1 chandelle argent, 1 chandelle bleue, 1 bouteille de verre. Allumez les deux chandelles ainsi que l'encens. Respirez pendant quelques minutes en pensant à votre souhait, puis, avec votre plume magique, écrivez celui-ci sur le papier. Remplissez ensuite la bouteille d'eau environ aux 3/4 et dites: "Je confie mon vœu aux forces de l'univers. Je le mets sur glace et ne m'en préoccupe plus car ce sont d'autres que moi qui me l'offriront. Ma confiance est en eux et je les remercie. Qu'il en soit ainsi". Bouchez le goulot de la bouteille et placez-la dans votre congélateur. Évitez de penser à votre souhait mais, quand cela arrive, remerciez les forces de l'univers et n'y pensez plus. Lorsque votre souhait sera réalisé, prenez la bouteille et jetez-la aux ordures sans la dégeler ni l'ouvrir.

... Arc-en ciel du soir, met la pluie en retard.

Voici un bon moyen, en cette fin d'année 2009, de recycler les grands calendriers en carton offerts par les banques, assurances ou autres. Une petite activité manuelle qui aura pour but de fabriquer un coffret pour y ranger tous les anciens et nouveaux numéros du petit journal.

Matériel nécessaire :

Un vieux calendrier aux dimensions mini de 53 cm x 41 cm, un crayon, une grande règle ou équerre, une lame de "cutter", un peu de scotch, un vieux journal, un peu de colle à papier peint et un pinceau.

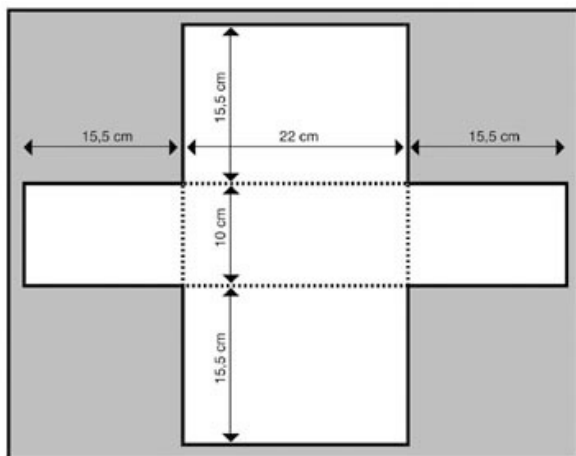


figure 1

- Commencez par tracer le plan (figure 1) sur votre calendrier.
- Découpez en suivant les traits pleins du périmètre.
- Ensuite avec la lame de cutter entaillez légèrement les traits en pointillé. Cela va permettre de rabattre proprement les quatre côtés pour mettre en forme le coffret (figure 2).
- Maintenez l'ensemble avec quelques bouts de scotch.
- Préparez la colle à papier peint.

- Quand celle-ci est prête, encollez le coffret. Déchirez quelques pages d'un vieux journal en plusieurs petits morceaux et collez-les sur le coffret en le recouvrant entièrement.
- Repassez de la colle avec le pinceau pour en imbiber toutes les pièces de journal et en éliminer les plis.
- Il ne reste plus qu'à laisser sécher et vous aurez un coffret bien rigide.
- Libre à vous de le décorer ou de le peindre à votre goût.

N'hésitez pas à nous envoyer des photos de vos réalisations.

Frédéric Eyrat

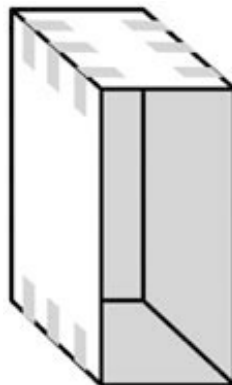


figure 2

La nuit tous les chats sont gris, sauf ceux qui sont d'une autre couleur.



Retrouvez les 7 erreurs qui se sont glissées entre ces deux représentations du "Pré du Moulinet" au siècle dernier.



Solution : Il manque un arbre à gauche de l'image - Il y a une deuxième meule de foin à côté de la première - La colline en haut à gauche a disparu - Le clocher n'est plus à sa place - Un homme s'est assis sur la botte de paille à droite - Le paysan de droite lève la main pour saluer le troisième homme - Il y a une deuxième poule au premier plan.

Chouette chantant le soir, beau temps et bel espoir.



Photo Emma Pallarès

Le label “énergies d’Avenir” décerné à Saint-Laurent-le-Minier. Créé par l’office français de la Fondation pour l’Education à l’Environnement en Europe (FEEE), le label “Energies d’Avenir” vient d’être décerné à 11 collectivités dont Saint-Laurent-le-Minier qui concourrait auprès de villes comme Le Havre ou Issy-les-Moulineaux. Notre commune a été remarquée du jury par “son volontarisme et sa force d’imagination pour finaliser ses deux projets : la chaudière à plaquettes de bois dont la production d’eau chaude pour sanitaire et chauffage viendrait couvrir les besoins des bâtiments municipaux et de tous les habitants du village qui souhaiteraient utiliser ce service géré par la mairie (comme pour l’eau potable) ; la centrale

photovoltaïque de 42 ha sur les hauteurs de la commune”. Pour conserver ce label remis en cause chaque année, Saint-Laurent devra justifier de la poursuite de ses démarches écologiques.

L’association “Cadence Art Vocal” organise régulièrement des **stages de “Chant et Qi Gong”** animés par Michèle Waag, un samedi matin toutes les six semaines en moyenne.

Ces stages courts s’adressent à tout amateur en chant, quels que soient son style et son niveau. L’apprentissage des mouvements de Qi Gong sert de base pour se préparer au chant : pose de voix, jeux vocaux, chants et canons.

L’été prochain, l’association “Cadence Art Vocal” organise un stage de 5 jours, du 14 au 18 juillet 2010, sur le thème : “Écriture et voix”. Avec l’écrivain et dramaturge Wianney Qolltan’, qui a déjà publié six ouvrages de poésie sonore, et anime des ateliers d’écriture et des cours d’art dramatique en Avignon. Michèle Waag animera les ateliers de chant, voix parlée - voix chantée, et expression corporelle pour ceux qui le souhaitent.

Le stage se clôturera le 18 juillet avec un spectacle gratuit préparé à partir des écrits et improvisations réalisés pendant la semaine.

Contact pour ces stages : mw.cadence@free.fr. Tél. : 04 67 73 83 32.



L’association “C’est de l’Art !” nouvellement fondée par Frédéric Durieu et Nathalie Erin vous invite à découvrir les arts comme vous ne les aviez jamais imaginés.

Frédéric Durieu, artiste reconnu, vous présente ses arts numériques, sa poésie algorithmique (codes informatiques), ses œuvres, ses travaux, ses ateliers d’initiation, ses animations interactives aux privés comme aux entreprises.

Nathalie ERIN vous propose de véritables concerts dans votre salon, ou dans votre société (classique, jazz, variété, blues) des ateliers de chant, des masters classes, des expositions, et d’autres arts encore.

C’est de l’Art ! vous embarque dans la magie de l’Art et le rend accessible à tous. Ils organisent l’événement artistique au sein de votre manifestation.

Vous trouverez de plus amples informations sur le site : <http://cestdelart.org>

Association “C’est de l’Art !” - Nathalie ERIN : 06 76 74 52 67 - Frédéric Durieu : 06 37 70 62 53



Photo Emma Pallarès

PHOTO MYSTÈRE

HIBERNATION FORCÉE



Les enfants du village me connaissent bien depuis le temps que je suis coincé sous ce malheureux linteau de porte. Mais vous, saurez-vous retrouver dans quel recoin du village je suis venu m’égayer ?

Réponse : J’hiberne rue de la Savaterie

Vous souhaitez participer au prochain numéro. Veuillez transmettre votre texte (et photos éventuelles) avant le 15 mars, par mail à l’adresse : lepetitjournal.bvsl@laposte.net ou dans la boîte à lettre de Chantal Bossard, l’Atelier du Naduel, 6, rue Cap de Ville.

DÉSOLÉ
MON VIEUX,

Ç'ÉTAIT BIEN
ESSAYÉ,
MAIS.....

LA SAISON DE PÊCHE
EST TERMINÉE DEPUIS
LONGTEMPS.

jice